

Ils en faisaient le moins possible ; ils étaient d'un « rendement » déplorable. Pour 2,000 maîtres à Rome, il fallait un million d'esclaves, et les maîtres en avaient peur plus qu'ils n'en étaient servis. Dans les campagnes, c'était bien pis ; les esclaves n'y faisaient rien du tout ; l'Italie, si fertile, était laissée en friche ; on faisait venir du blé d'Afrique ; quand il manqua, ce fut la famine, la guerre civile, la guerre sociale, la rage de s'entre-détruire.

Ce sont là des histoires du temps passé, direz-vous ? Ce sont des histoires qui peuvent fort bien recommencer, si les âmes se laissent déchristianiser à fond. Du moment qu'il n'y aura plus Dieu au-dessus de tous, ce sera « au plus fort » entre tous ; « ce sera à celui qui en fera le moins », pourvu qu'il puisse réduire les autres à payer pour lui. Or le progrès moderne offre des moyens savants et terribles d'abuser de la force, quand on a su la mettre de son côté.

Les maîtres réussissent à se dissimuler derrière l'anonymat, pour peser avec moins de risques sur la foule qu'ils emploient.

La foule elle-même connaît sa puissance formidable, puissance de révolte ou de résistance passive, au choix ; et la tentation d'en abuser lui est déjà venue. D'un côté comme de l'autre, la tyrannie reste possible plus que jamais ; si les âmes sont vidées de toute idée chrétienne, dépourvues de tout scrupule, elles aboutiront à l'esclavage, ne serait-ce qu'à celui des syndicats. Esclavage venu d'en haut ou venu d'en bas, c'est toujours la souffrance, la haine et la ruine.

De quelle manière l'idée chrétienne agit-elle sur les âmes pour les affranchir de pareilles horreurs ? L'histoire, ici encore, nous fournit des réponses en exemples. L'Église a eu raison de l'antique esclavage ; elle l'a supprimé, non par une révolution (les révolutions ne servent qu'à changer le mal de place), mais en tarissant peu à peu dans les âmes le vice qui avait abouti à la servitude.

Ce vice était la haine du travail et la fureur de jouir quand même. Quand on voit dans tout travail une indignité intolérable, on s'en décharge les uns sur les autres à qui mieux mieux ; les plus faibles seuls ne réussissent plus à se décharger, ils restent accablés. Il fallut redonner à tous le goût et l'estime du travail, réhabiliter le labeur manuel, montrer qu'il y avait de l'honneur et de la joie à être volontairement un bon ouvrier. C'est cet esprit que l'Église infusa d'abord aux esclaves eux-mêmes, tout en prescrivant à leurs maîtres de les respecter fraternellement. Ce travail librement consenti et fait de bon cœur apparut comme un prodige au monde païen. D'autant qu'il était d'un « rendement » infiniment supérieur à l'autre — tellement supérieur, qu'on trouva intérêt à « affranchir » ses esclaves de plus en plus, s'en

remettant à leur donner leur rature d'autant vant son co

Du cot laient jadis qui consen conditions monastères nages les pl pour se vo ne contribu relever la di

C'est c tions profes porations », nales, sous leur état.

l'Église, éta complètes e

Vous r inoubliable. niveau des devoir acco l'offrande de au-dessus de se dépenser. vers lui ; il bien plus qu vaille : plaie de toutes les bien fait sou pour l'aveni tous les « sa

Voyez a âmes devien fiant. Ici se que tous les entendus s'é ses ouvriers le « maximu fois usés. l'égalité d'un dignes de ter que lui-même